

Les ateliers d'écriture

La plume interlude

... A la Galerie HUIT'YV ...

Atelier d'écriture :
« A partir d'un paysage,
aboutir à une histoire ficelée »

A partir des œuvres de Fabienne Briatta



Complicités



La pièce était vide. Le soleil d'hiver la baignait de sa chaleur froide et silencieuse. On était dans une ville du sud de la France, dans une de ces villes où les murs se colorent de jaunes, d'ocres ou de pastels orangés.

Au centre de la pièce, près du radiateur, se trouvait le grand fauteuil rouge de ma mère. Ce vieux fauteuil où elle venait chaque jour vers l'heure du déjeuner, se poser quelques instants. Profiter à la fois de la chaleur du radiateur et de la lumière du soleil, en laissant aller ses pieds nus frotter délicatement sur l'épais tapis gris.

Elle aimait rester là un long moment « à ne rien faire », disait-elle !

Parfois elle fermait les yeux pour mieux s'isoler dans ses souvenirs et dans ses pensées. Mais souvent, elle me suivait du regard sans rien dire, comme pour profiter au présent, de ce que j'étais en train de faire à ce moment-là.

J'aimais ces instants. Plus que jamais, je sentais sa présence. Je ressentais son amour dans l'espace qui montait en moi. Un amour protecteur, paisible. L'amour d'une mère.

Je prenais alors mon temps pour décomposer chaque chose et chaque mouvement pour faire durer sur moi ce regard aimant. Après la préparation du déjeuner, je mettais la table avec délicatesse, posant chaque assiette, chaque verre, chaque couvert doucement avec lenteur.

Quand midi sonnait, je me tournais vers elle et comme en communion, nous nous parlions du regard. Une main tournée vers la table et d'un haussement de sourcil, je lui disais « Veux-tu passer à table ? ». Et elle me répondait « Oui » d'un battement des cils. Alors, elle rentrait ses pieds nus dans ses vieux chaussons, puis elle se levait. Je préparais sa chaise et quand elle s'asseyait, je l'embrassais sur le front.

Ce rituel dura longtemps. Jusqu'au temps où un jour, un midi, le fauteuil resta vide à jamais. Des saisons avaient passé. Un enterrement était survenu... et ma mère était partie !

Aujourd'hui, lorsque je mets la table, il m'arrive quelquefois, avant de m'attabler au repas, de venir à mon tour m'asseoir un moment dans ce vieux fauteuil rouge, et de fermer les yeux en frottant délicatement mes pieds nus sur le vieux tapis gris. Je prends alors conscience de mon bien-être et me laisse aller à revivre ces moments complices où ma mère regardait, avec un cœur simple et rempli d'amour, vivre son enfant.

Pascal Penot

Le serpent d'être



Le bassin apparut au détour d'un chemin. Il était baigné par le soleil de midi. Des vaguelettes poussées par la brise et un faible courant faisaient danser le reflet des feuilles et des ramilles à la surface. Par un bruit de ruissellement, on devinait derrière le promontoire rocheux, comme une chute d'eau légère ou une mini cascade annonçant la rivière.

Soudain, le clappement de l'eau fut troublé par le chant d'une femme venant du promontoire. Elle apparut dans le bassin très lentement, portée par le courant, flottant nue sur le dos, les yeux fermés et les bras en croix.

Sa chevelure épaisse dansait autour de son visage comme une auréole d'algues châtain chatoyantes. Les oreilles immergées pour mieux ressentir les sons et ses vibrations, elle récitait des « Om » qu'elle faisait durer d'un long souffle. Arrivée au centre du bassin, elle était comme en apesanteur au milieu de cette nature.

Soudain, un serpent surgit du fond de l'eau. La couleur de son écaille ressemblait à celle du feu, et sa tête avait une forme rappelant un cœur.

Il tourna tout d'abord autour de la femme en apesanteur. Celle-ci peu à peu sentit sa présence et tenta de le caresser en continuant ses chants et sa méditation. Mais le serpent esquivait. Puis, il se glissa entre ses jambes et monta sur son corps en ondulant sur l'aîne, le pubis, le ventre, avant de poser sa tête sur la poitrine. Pendant un instant, il ferma les yeux et prit le temps d'écouter le cœur battre de la jeune femme. Celle-ci arrêta son chant.

« Qui es-tu ? demanda la femme.

- Je suis le serpent de feu venu pour te guider dans le chemin de l'être.

- Mais je n'ai pas besoin de toi pour cela mon ami, répondit la femme. Ma quête spirituelle me suffit. Je la porte au nirvana de mes espérances. Ne me vois-tu pas, ainsi les bras en croix, bénir la couronne sacré de l'univers ?

- Oui, je vois cela, répondit le serpent. Je vois ton âme tout faire pour t'épanouir dans ta quête d'amour. Mais qu'en est-il de l'être ?

- De l'être... ?

- Oui de l'être, coupa le Serpent. De ce que tu es !... Qu'en est-il de tes émotions ? De tes colères ? Se tes doutes ?

- Mais dieu, les prières sont là pour me guérir de cela ! Je ressens en moi la lumière divine, sa chaleur ; je vois cet amour infini ! Il me guérit de mes péchés. Qu'ai-je besoin d'autres ?

- Est-ce donc pour toi suffisant que dieu te pardonne tes colères ? Est-ce suffisant qu'il te dise qu'il te guérira de tes doutes ? Est-ce dieu qui te console dans tous ces projets que tu commences et que tu ne finis jamais ? Est-ce par l'amour de dieu que tu aimes aveuglement, que tu aimes avec dépendance, que tu aimes jusqu'à l'étouffement ? Est-ce dieu qui te fait pleurer en ce moment, alors que je te raconte tout cela ? ».

La femme avait maintenant ses grands yeux mouillants bien ouverts. Elle semblait vouloir fuir et se perdre dans le bleu du ciel, mais des grands nuages gris et sombres sortaient de ses paupières et l'invitaient à se regarder au plus profond d'elle-même. Elle prit peur et son corps nu se mit alors à trembler.

Elle se tourna vers le serpent pour lui parler de cette angoisse qui montait, mais celui-ci avait disparu !

Pascal Penot

Un après-midi d'été sur la terrasse



C'était un après-midi d'été très ensoleillé et très chaud, il y avait juste une petite brise qui faisait pencher les arbres et les arbustes.

Tout était paisible et tranquille dans le jardin et aux alentours. Quelques cigales chantaient çà et là et si on tendait un peu l'oreille, on pouvait même entendre des oiseaux siffloter.

C'était donc un après-midi idéal pour s'adonner à la lecture. Un bon bouquin, un solide transat sur la terrasse et le tour était joué !

Marie se tenait silencieusement contre la porte de la terrasse et sirotait une citronnade bien fraîche, tout en observant Céline, installée comme une princesse sur le transat et plongée dans la lecture de son roman.

De temps en temps, celle-ci levait les yeux de son livre et regardait un instant le paysage très coloré qui s'offrait à elle.

Marie se dit que ce roman devait être bien passionnant pour qu'il captive ainsi sa sœur, qui aura passé son après-midi installée là.

En même temps, elle lui donnait tout à fait raison : c'était tellement agréable d'être ici au milieu de cette nature provençale ! Et elle n'avait rien d'autre à faire que de jouer les observatrices.

Tout à coup, la porte du jardin grinça, faisant lever le nez de Céline de son bouquin.

« Tiens, voilà Denis ! s'exclama-t-elle.

- Hello les filles, comment ça va ? Tiens, qu'est-ce que tu lis de beau Céline ? questionna Denis.

- La voleuse de livres, répondit cette dernière.

- Et c'est bien ? poursuivit Denis.

- Triste, dit-elle en grimaçant.

- Et toi Marie, que fais-tu de beau ? fit-il en s'adressant à Marie.

- Je profite du paysage, de la tranquillité, rien de spécial, et toi, tu étais dans ton jardin ? interrogea-t-elle.

- Oui, je m'occupais de mes fleurs, on est si bien dans cet endroit !

- Oh oui, et ce serait dommage de ne pas en profiter un maximum !

- D'ailleurs, ce soir on fait un barbecue, ça te dit de te joindre à nous ? » proposa Céline.

- Oui, avec plaisir, répondit Denis. Je m'occupe du vin ».

Claudine

L'aventure



Loin de toutes rues, boulevards, avenues et autres chemins divers, au fond d'un sentier comme abandonné de tous repères, se tenait une maisonnette de type provençal classique. En avançant pas à pas, on put y distinguer toute son atmosphère, sa tranquillité, son côté paisible et apaisant, un peu trop peut-être quand on y pense pour ceux habitués des bruits des mégapoles sans âme.

Les propriétaires y avaient laissé la porte ouverte comme une invitation à rentrer et prendre le thé accompagné de délicieux biscuits secs pris au marché de la ville

voisine. Pour y accéder, le vélo, un moyen de locomotion sain, écologique et peu bruyant était une solution adéquate. La lanterne apposée au pied de la porte servait de phare guidant à retrouver son chez-soi. L'arbre et l'arbuste y étaient bien entretenus pour rappeler qu'on prenait bien soin de la nature environnante et l'arbre à sa manière remerciait de ces efforts en offrant son ombre et quelques fruits pour l'été.

Perrette, 33 ans, mariée, avait ce matin-là quitté la maison à la va-vite pour se rendre à son lieu de travail, l'Hôpital Saint-Jean, où elle y était infirmière depuis dix ans, depuis que son enfant y perdait la vie suite à un accident de la route en région parisienne. Elle sut alors après ses études de comptabilité, que sa vraie vocation était d'aider son prochain, apporter soins et soutien moral le temps d'un séjour dans cet environnement si spécial.

Paul était quant à lui étudiant en architecture sur Paris, de nature assez franche et manquant de tact parfois. Malgré son diplôme en poche après une thèse sur les immeubles de type haussmannien, il rencontrait quelque mal à percer dans ce métier si pointu et après certaines recherches, il put trouver un emploi dans la région camarguaise, obligeant sa conjointe à tout abandonner.

Tous les deux se retrouvaient donc au calme, chaque soir, dans leur maison éloignée de tout, des bruits du quotidien et du stress de la ville.

Perrette avait une annonce importante à déclamer et voulait que son amoureux puisse être le plus à l'aise possible.

« Paul, comment a été ta journée ? »

- Bah, bien, comme d'hab, pourquoi ? lui répondit-il sèchement.

- Comme ça, juste pour faire la conversation.

- Tu sais bien que j'aime pas parler quand je rentre ; la bouffe est prête ? lui rétorqua-t-il froidement.

- Je l'amène de suite, mon cœur, conclut-elle ».

Perrette, de par sa timidité, n'avait toujours pas pu avoir le courage de lui dire qu'elle était enceinte.

Demain est un autre jour, alors qui sait ?

Bertrand Brocart

Origine du monde



Le mouvement quasi pendulaire des vagues diminue, puis finit par disparaître.

Le silence s'installe, l'océan s'est retiré, un désert de sable a pris sa place.

Le paysage est inanimé,... mais une vision plus attentive livre quelques détails, le scintillement des flaques se reflétant au soleil, les oiseaux sautillant d'une picorée à l'autre, des nuances de vert, d'algues gisant là, abandonnées.

Au silence, succède une mélodie, celle d'une nature qui s'éveille. Un souffle de vent, auparavant couvert par le bruit des vagues, dicte une sorte de rythme.

Viennent les odeurs, subtiles tout d'abord, puis de plus en plus fortes, un mélange d'arômes marins et de décomposition.

C'est marée basse, le ressac de la vie... Un équilibre suspendu on ne sait comment, précaire...

Un élément vient troubler cette fragile harmonie...

Une femme apparaît, flottante ; venant de nulle part elle prend forme.

Se sachant seule, elle se dévêt, sans pudeur, tout comme s'effeuille un arbre à l'automne, ses vêtements disparaissent un à un ; nue, elle s'allonge.

Un étrange ballet s'accomplit avec ses mains, elle se caresse... pour étaler longuement une huile, sur sa peau.

Allongée sur le sable, légèrement redressée, elle fixe l'horizon, ses cheveux possédés par le vent, flottent autour de son visage, elle, immobile, attend...

Un homme, nu, s'approche, il avait la plage pour lui, mais c'est près d'elle qu'il vient.

Elle tressaille, juste un instant, s'apaise, se détend, elle restera nue, peut-être lui a-t-elle trouvé du charme, oui sûrement.

Une étrange façon de communiquer s'établit.

Chacun feint de s'ignorer, mieux, chacun feint la solitude, les regards passent sur le corps de l'autre, mais ne s'arrêtent pas, le rituel de l'huile recommence, chacun à sa façon, lui, d'une manière ferme, elle, d'une façon plus sensuelle.

L'homme se lève, elle lui tend la main, il s'en saisit, l'aide à se redresser, jamais il ne lâchera cette main, ils s'éloignent, disparaissent dans un paysage de dunes.

Un instant plus tard, une compagnie de mouettes prend son envol, disparaît dans l'horizon...

Une rumeur apparaît, s'amplifie langoureusement, le bruit des vagues recouvre la mélodie de la vie.

C'est marée haute, le ressac de la vie... Un équilibre suspendu on ne sait comment, précaire...

Philippe Gachet-Mauroz

Rives du lac, âmes arrimées



Les éléments sont là, immuables. Un voyageur passé par là il y a 200 ou 300 ans n'aurait rien vu de différent. Seules la nature, les saisons ou encore l'heure du jour peuvent venir modifier l'impression laissée par cet endroit à un observateur contemplatif. Des eaux calmes dans lesquelles se reflètent les couleurs changeantes du ciel. Un peu plus de vent à la surface de l'eau et le décor s'habille d'une touche impressionniste. Un vent beaucoup plus fort et les arbres se courbent au rythme des rafales, les troncs se plient et se redressent, les arbres dansent dans un ballet improvisé mais néanmoins harmonieux. Un peu moins de soleil, un peu plus de nuages et le tableau se transforme tout en restant à jamais lui-même. Ici, aucun homme n'a laissé son empreinte.

Depuis son enfance, elle ne s'était jamais lassée de ce paysage. Non loin de la rive du lac, elle passait enfant les périodes de vacances auprès de ses grands-parents. Leur cabane en bois, habitat de fortune, était spartiate. Mais elle s'y ressourçait, loin de l'agitation de la ville et de ses enseignes lumineuses hypnotisantes, où elle habitait le reste du temps. Les années avaient passé, elle n'avait jamais pu expliquer son attrait pour cet endroit. Mais, adolescente, puis adulte, elle avait admis qu'y revenir n'était rien d'autre qu'un besoin vital. Même après la disparition de ses grands-parents, puis celle de la cabane, elle avait continué à venir camper, seule, sur les rives du lac, puiser sa force dans ce lieu qui lui rappelait ses racines, qui lui rappelait ses origines.

Cette toile l'avait happé au premier regard. Il était entré, par hasard, entre deux rendez-vous, dans une galerie d'exposition, bien qu'il n'ait jamais été familier de peinture en particulier ni d'art en général. Quelle force l'avait conduit à pénétrer ce jour-là dans cette galerie ? Il ne l'avait jamais compris, pas plus que cette fascination pour cette toile, représentant un paysage pourtant banal, un lac, des arbres, le lever du soleil. Sans réfléchir, il avait acheté la toile et aussitôt rentré chez lui, l'avait accrochée au mur de sa chambre face à son lit. Regarder cette toile était devenu un rituel, le matin au réveil, le soir avant de s'endormir. Dans chacune de ses randonnées, dans chacun de ses voyages, il nourrissait l'espoir secret de retrouver le lieu, sujet de sa toile. Il scrutait attentivement la carte géographique de chaque région qu'il traversait, recherchant une petite tâche bleue pouvant lui indiquer la présence d'un lac. Il n'avait jamais retrouvé l'endroit et avait fini par rechercher l'artiste, auteur de la toile. C'est ainsi qu'il avait su vers quelle destination se diriger. A l'autre bout du monde. Du jour au lendemain, il avait abandonné ses activités, pris un sac à dos, un train puis un avion, un taxi, un vélo puis avait marché, longtemps, jusqu'à atteindre la rive du lac.

Il était arrivé au crépuscule et avait aperçu une silhouette au bord du lac. Plus il s'était approché, plus il avait senti, plus il avait compris cette obsession qui l'avait conduit jusque-là.

« C'est toi ? », lui dit-il, presque sans crainte de se tromper.

Elle s'était retournée, sans surprise, sans peur.

« Enfin, lui dit-elle, tu es là. Tu en as mis du temps. Où étais-tu pendant toutes ces années ? ».

Ils avaient parlé machinalement, sans se rendre compte vraiment de l'étrangeté de la situation.

« Combien d'années ? dit-il.

- Je ne sais plus, la dernière fois, nous nous déplaçons à cheval... 300 ans peut-être, répondit-elle.

- Je crois que j'ai perdu le fil, à un moment, dit-il. Mais je ne t'ai pas oublié. Une toile m'a tout rappelé. Notre mémoire est là, en cet endroit, où nous nous retrouverons tant que nos âmes sauront se reconnaître ».

Laurence Blin

Face à la mer



Face à la mer d'un bleu limpide, au cours d'un été caniculaire, un vent léger souffle dans les arbres. Le sentier, jalonné de cailloux mène à la mer. Des arbres de toutes sortes, des arbustes, des rochers, des buissons cohabitent entre eux. Un mélange bigarré de couleurs : jaune, diverses nuances de vert, du gris, du bleu.... Des couleurs sombres, des couleurs vives.

Apaisée par ce calme, ce vent marin, une randonneuse vient se poser. Elle s'assoit contre le rocher et laisse son esprit divaguer. C'est un brouhaha dans sa tête, les images se bousculent.

STOP ! Elle se lève, inspire fortement, enlace un arbre. Elle a besoin de retrouver de l'énergie, l'envie de continuer. Besoin que son esprit s'apaise et qu'elle retrouve confiance en elle, en la vie. Devant tant de beauté, de calme, petit à petit elle se sent plus sereine. C'est encore le chaos dans sa tête, elle sait bien qu'elle a besoin de temps, mais cet environnement lui procure un bien être qu'elle n'avait pas ressenti depuis longtemps. Malgré tous les défis qui l'attendent, elle reprend confiance. Envie de croquer la vie à pleine dents, de profiter du moment présent. Elle entend des pas mais pas envie de voir quelqu'un. Elle avance donc au loin dans le bosquet.

Face à tant de beauté, l'homme ne se rend même pas compte de sa présence. Il scrute la mer, pensant à tous ces voyages passés, à toutes ces rencontres. Il se souvient plus particulièrement d'un voyage au Honduras, à ses plages de sable blanc, à l'accueil si chaleureux des Honduriens. Que de beaux souvenirs, mais aussi des questions se bousculent dans sa tête. *Pourquoi j'ai eu la chance de naître ici alors que d'autres vivent dans des contrées où ils connaissent la misère, la famine, la guerre...* Ces questions qui ne cessent de hanter son esprit. S'asseoir face à la mer lui permet de souffler, et il réalise que ce n'est pas sa faute s'il est né dans un pays de liberté, de respect de l'humain... Soudain, il entend un cri « à l'aide, à l'aide ! ». Guidé par la voix, il retrouve la jeune femme à terre. Dans sa précipitation, voulant fuir toute présence humaine, elle n'a pas vu le caillou. Elle a foncé droit dessus, son pied n'a pas aimé cet intrus. Elle est tombée face à terre, avec une douleur immense. Par chance cet homme est médecin. Il lui donne les premiers secours, rien de grave, juste une foulure. Elle peut donc marcher, soutenue par le médecin qui a sa voiture garée non loin de là. Grâce à cette rencontre fortuite, elle reprend goût à la vie et réalise que certaines personnes peuvent agir de manière désintéressée, juste par amour du prochain sans rien attendre ni rien espérer en retour.

Céline